

## L'Excursion du 2 Juin 1927

dans la Région  
de Pont-Sainte-Maxence (Oise)

---

Le vieux dicton, souvent cité en Picardie : « La pluie du matin n'arrête pas le pèlerin », eut, cette année surtout, suffisamment de force persuasive pour permettre aux 25 personnes qui participèrent à notre excursion archéologique du jeudi 2 juin dernier, d'être fidèles au rendez-vous.

Malgré la pluie et un ciel couvert d'épais nuages, nous quittons Compiègne vers 8 h. 15, avec l'espérance que donne le dicton, d'avoir de belles éclaircies ou un après-midi ensoleillé comme celui que nous avions eu la veille.

Hélas ! notre espérance fut vaine, car la pluie nous poursuivit jusqu'au retour.

Notre premier arrêt a lieu à l'église de Rhuis, petit village bâti au pied d'une éminence conique, « le Mont Catillon », couronnée par un belvédère. Cette butte serait un lieu de sépultures anciennes, car Graves signale que l'on y a fréquemment recueilli des « cercueils de pierre, des épées, des haches de silex, plusieurs médailles romaines et une très grande quantité de médailles gauloises » (1).

Le mauvais temps nous empêcha de gravir ce monticule et d'aller également au

(1) GRAVES. Précis statistique sur le canton de Pont-Sainte-Maxence, 1834, p. 86.

pied du menhir qui dresse sa masse imposante à la limite des terroirs de Verberie et de Rhuis, à 150 mètres environ de la rivière. Ce gros bloc de grès est le seul reste d'un groupe de six grosses pierres identiques fichées en terre qui se voyaient en cet endroit vers 1764.

En 1789, il n'en restait plus que deux et, quelques années plus tard, en 1793, l'une fut brisée.

Nous croyons que les grès que M. Blot, agriculteur à Rhuis, fit enlever l'hiver dernier aux alentours du menhir, devaient être les bases des menhirs détruits. Malheureusement aucune remarque ne fut alors faite, soit sur le mode de calage de ces pierres, soit sur les vestiges archéologiques que l'on rencontre généralement au pied des menhirs.

L'église de Rhuis est un joli petit monument du milieu du XI<sup>e</sup> siècle qui a été étudié par M. Lefèvre-Pontalis dans son ouvrage sur « L'Architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècles ».

Elle comprend une nef, deux bas-côtés à chevet plat et un chœur en hémicycle précédé d'une partie droite. L'intérieur est recouvert d'une épaisse couche de badigeon, à faux joints rouges, qui empêche de se rendre compte des détails de sa construction. Nous y avons remarqué, à droite du portail, une pierre tombale scellée au mur, sur laquelle sont gravés les traits des deux personnages rappelés par l'inscription que voici :

*Ci gisent honnestes persones Jehan*

*Bohion, vivant laboureur demt a Ruys agé de 70 ans leq<sup>s</sup> décéda le 23 May 1646 et Toussaine Dupuis, sa femme, laquelle est décédée le 29 May mil six cent trente sept.*

*Priez Dieu pour leurs Ames.*

Le clocher, divisé en trois étages, est bâti sur la dernière travée du bas-côté nord.

« Au premier étage, une baie cintrée s'ouvre sur chaque face de la tour; ses claveaux, rehaussés d'un cordon de billettes, s'appuient sur deux petites colonnes et sur des chapiteaux garnis de volutes... Le second étage, assis sur un rang de billettes, présente huit baies en plein cintre encadrées par des billettes et des fûts monolithes. Cette disposition se répète au dernier étage, où l'on aperçoit un bandeau arrondi sous les baies géminées... Une courte pyramide en pierre s'élève au-dessus de la corniche, décorée d'une grosse torsade et soutenue par des modillons bizarres » (1).

Le clocher est terminé par un fleuron en pierre posé il y a quelque vingt ans, pour remplacer la flèche en fer et la girouette qui, paraît-il, menaçaient la solidité de la pyramide. Cette girouette est actuellement posée sur le faite de l'Eglise, au-dessus du chœur.

D'après Lefèvre-Pontalis, la tour de Rhuis doit être regardée comme le plus ancien clocher du XI<sup>e</sup> siècle encore intact

(1) LEFÈVRE-PONTALIS, ouv. cité, p. 223.

dans nos régions. Il aurait été construit sous le règne de Henri I<sup>er</sup> (1031-1060).

M. Blot, maire de Rhuis, avait bien voulu nous accompagner dans notre visite à l'église et nous donner quelques explications sur les travaux que le service des Monuments historiques se propose d'y faire exécuter pour lui redonner extérieurement l'aspect qu'elle devait avoir jadis. Nous l'en remercions bien vivement.

L'église de Saint-Gervais, à Ponpoint, que nous visitons ensuite, a la forme d'une croix irrégulière. Elle est un peu plus récente que celle de Rhuis — début du XII<sup>e</sup> siècle. Le portail est formé d'une grande arcade romane avec un ornement en têtes de clous, s'appuyant sur des colonnettes.

Dans le chœur, nous avons remarqué plusieurs pierres tombales du XV<sup>e</sup> siècle que le service des Monuments historiques devrait faire déplacer et dresser le long des murailles pour éviter la disparition de leurs inscriptions funéraires.

La toiture de cet édifice est en si mauvais état que l'eau ruisselle le long des colonnes et des murailles. Nous avons d'ailleurs un temps exceptionnel pour constater l'urgence des réparations à y effectuer.

Le clocher est latéral comme celui de Rhuis. Il se compose de trois étages d'ouvertures en plein cintre. On remarque deux ouvertures sur chaque face des deux étages inférieurs et trois fenêtres étroites liées par leurs ornements sur les faces de l'étage supérieur.



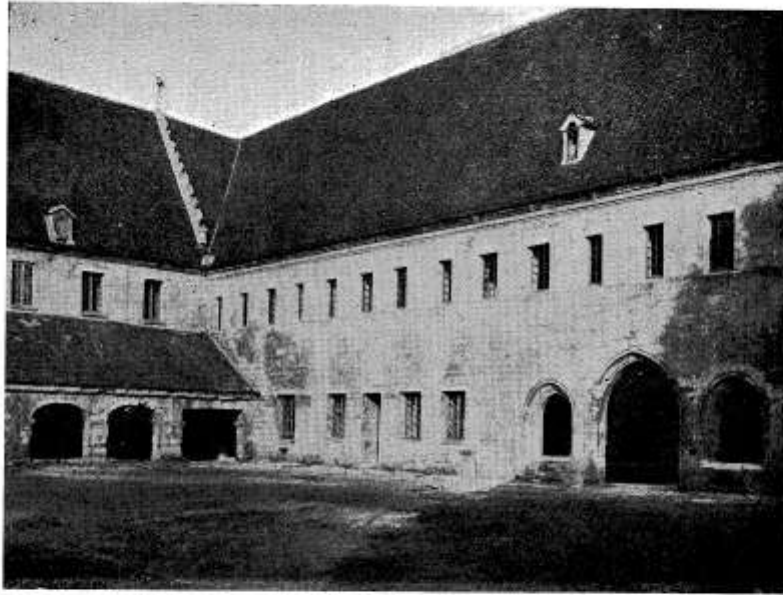
**Abbaye du Moncel. — Les Combles**

Cette charpente, unique en France, est caractéristique par ses chevrons portant ferme.



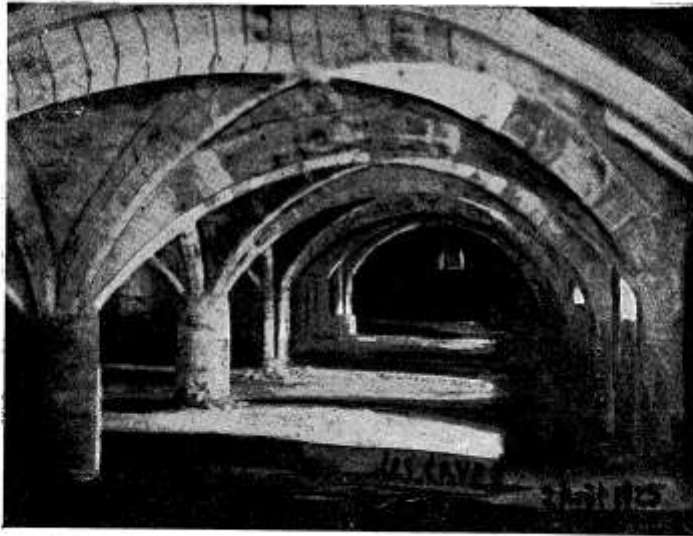
**Abbaye du Moncel. — Le Cloître.**

La seule subsistante des quatre galeries qui entouraient le préau de l'abbaye.



**Abbaye du Moncel. — Façade sur la cour de l'aile orientale.**

La grande porte en ogive ouvrant sur la salle capitulaire.  
Les fenêtres de l'étage éclairaient le dortoir des sœurs.



**Abbaye du Moncel. — Les Caves du Nord**

Nous jetons ensuite un rapide coup d'œil aux vestiges du prieuré de Saint-Paterne, actuellement transformé en ferme, puis nous arrivons à l'abbaye du Moncel, où nous sommes reçus par M. l'abbé Magne, supérieur de l'école Sainte-Marie, de Pont-Sainte-Maxence.

A ce moment, la pluie redouble de violence et nous sommes heureux de trouver un abri dans les vastes salles du cloître que la Société immobilière du Moncel, présidée par notre collègue, M. le marquis de Luppé, fait actuellement remettre en état pour y abriter l'Institution que dirige M. l'abbé Magne (1).

La restauration de cette vieille abbaye de Clarisses s'imposait, et elle s'effectue heureusement, en lui rendant le plus possible son aspect extérieur d'antan, en accord avec le service des Monuments historiques.

De solides planchers en ciment armé remplacent les poutres et les carrelages qui tombaient de vétusté; quelques modifications intérieures ont été rendues nécessaires pour les besoins de l'Institution, mais l'aspect général du monument est resté le même.

(1) Les clichés de l'Abbaye du Moncel, qui sont reproduits dans ce compte rendu, ont été obligeamment prêtés à la Société historique par M. l'abbé Magne, à qui nous adressons l'expression de notre plus vive gratitude. Ces clichés ont servi à l'illustration de la récente plaquette de M. Magne sur « l'Ancienne Abbaye royale St-Jean-Baptiste du Moncel - École Sainte-Marie » (Pont-Sainte-Maxence, 1928).

Ce monastère avait été fondé au mois d'avril 1309 par Philippe le Bel, près de la maison royale de Fécamp. Il subsista jusqu'à la Révolution et fut alors vendu le 3 novembre 1792 au prix de 60.000 livres à un architecte de Senlis.

L'église, dont on a retrouvé les fondations lors des travaux actuels, fut démolie en 1793 et les bâtiments claustraux convertis en hôpital militaire.

Les caves de l'abbaye sont curieuses à visiter, surtout celles du Nord, formant deux galeries séparées par neuf piles octogones sur lesquelles viennent retomber, sans chapiteaux, les nervures des voûtes. Elles furent commencées vers 1310. La cave orientale est voûtée en plein cintre et ses vastes proportions permirent de la transformer en écurie en 1918.

Cette visite du Moncel nous rappelle le séjour que nous y fîmes du 13 au 15 juin 1918, après la dure bataille pour Compiègne, lorsque notre régiment — 205<sup>e</sup> R. I. — y fut envoyé pour reprendre haleine et se réorganiser. Il nous souvient aussi d'avoir alors vu, à la tombée de la nuit, les longues files des habitants de Pont et de Pontpoint, portant paillasses, matelas et couvertures, venir chercher dans les caves de l'abbaye un abri plus sûr contre les bombardements aériens.

Nous n'entreprendrons pas la description archéologique du Moncel dans ce modeste compte rendu, puisque son étude en a été faite par M. Lefèvre-Pontalis dans le tome 71 du bulletin monumental, année 1907.



Nous y renvoyons le lecteur, avide d'avoir de plus amples renseignements sur ce beau monument.

Du château royal de Fécamp, il ne reste que deux tourelles situées dans le jardin



**Les Tours dites de Fécamp.**

Seuls restes de l'ancienne maison royale  
de Moncel-lès-Pont-Sainte-Maxence  
(D'après un dessin de M. l'Abbé TESSON).

de l'abbaye, peu intéressantes à contempler surtout par une pluie diluvienne (1).

Après avoir vivement remercié M. l'abbé Magne de son intéressante conférence-promenade, nous quittons le Moncel, pour aller jeter un regard rapide sur l'église de Pont-Sainte-Maxence où nous sommes reçus par M. l'abbé Sonntag, curé-doyen de Pont.

Ce vaste édifice, datant en grande partie des xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, est soutenu par des piliers épais, à contour ondulé, s'épanouissant en nervures réticulées sous les voûtes.

Le chœur est entouré de bas-côtés dans lesquels nous avons remarqué une belle série de stèles funéraires provenant de l'abbaye du Moncel, qu'il serait aussi urgent de déplacer que celles de Saint-Gervais de Pontpoint.

Dans une chapelle des bas-côtés existe toujours le tableau représentant le martyr de sainte Maxence que Graves signalait déjà en 1834 dans son Précis statistique du canton de Pont-Sainte-Maxence, martyr que notre collègue M. Barbier va bientôt faire revivre sur l'écran.

Un déjeuner fort bien servi par le restaurant Sirmain nous fait alors oublier le mauvais temps de la matinée. Autour de notre infatigable président M. Chevallier, nous avons remarqué la présence de MM. Béreux, de Bonnault, Bouzard, M. et Mme de Bréda, Mlle de Bréda, M. Cotentin

(1) Le nom de Fécamp vient de Jacques de Villers, seigneur de Fécamp, qui fut gouverneur du château au début du xvii<sup>e</sup> siècle.

et sa famille, Finette de Chanéac, Hamon, Hémery, Henry d'Aulnois et sa famille, Lejeune, Le Bourdelès, Panthou, docteur Ozanne, Mme Thierry et M. Vilin.

A 13 h. 30, nous repartons par une pluie battante pour Fleurines où nous attendait M. l'abbé Cayron, curé de cette paroisse.

L'église date de la fin du xv<sup>e</sup> siècle ; elle a deux nefs d'égale longueur, aux voûtes ornées de nervures retombant sur de gros piliers cylindriques. A l'intérieur nous avons remarqué les deux verrières modernes décrites par M. de Roucy dans un précédent compte rendu d'excursion (1), et un tableau représentant « Le Jugement de Salomon » qui serait, d'après notre collègue M. Henry d'Aulnois, une assez bonne copie du tableau de Mignard qui orne la salle des appels correctionnels au palais de justice de Rouen.

En quittant Fleurines, nous allons au château de Saint-Christophe-en-Halatte, assis au sommet d'une éminence conique d'où la vue s'étend bien loin sur la contrée avoisinante. Grâce à la présence de M. le curé de Fleurines, qui avait bien voulu nous accompagner jusqu'à l'ancienne demeure du cardinal de Bernis qui fut l'un des derniers abbés de Saint-Christophe, nous avons pu obtenir l'autorisation de visiter les restes du prieuré clunisien, fondé en cet endroit par Waleran, chambrier de France, avec l'autorisation du

(1) F. DE ROUCY. Excursion du samedi 4 juin 1910 de Pont à Verberie. P. V. Société Hist. de Compiègne, 1910, p. 57.

roi Philippe I<sup>er</sup> (1052-1108), accordée par un diplôme donné à Compiègne au mois de mai 1061.

A l'intérieur de l'église, nous avons relevé l'inscription funéraire suivante :

*Ci gist dompt Anthoine Parent jadis  
prieur de ceans lequel trepassa le 24<sup>e</sup> jour  
de décembre l'an mil 5 cinquante et ung.  
Priez Dieu pour son âme.*

Avec quelques intrépides collègues, nous sommes descendus dans les souterrains qui rayonnent sous l'ancien monastère, mais le manque de luminaire nous empêcha de poursuivre leur exploration. Les deux escaliers de descente sont voutés en anse de panier comme ceux que nous avons vus il y a quelques années dans la propriété de notre collègue M. Maze, à Compiègne.

Après avoir remercié M. l'abbé Cayron, nous quittons Saint-Christophe pour Villers-Saint-Frambourg.

Le mauvais temps persistant ne nous a pas permis d'aller rendre visite à la pierre à légende, connue dans le pays sous le nom de « Pas de Saint-Rieul ». C'est un énorme bloc de grès, situé au lieu dit « l'Épine », le long de la route de Villers, portant une empreinte pédiforme, naturelle à notre avis, mais qui, d'après la légende, aurait été produite jadis par le pied de l'apôtre de Senlis, probablement au cours d'une tournée d'évangélisation.

L'église de Villers-Saint-Frambourg ne présente intérieurement rien de remarquable; seul son clocher possède quelque intérêt par « ses fenêtres doubles sur chaque

face, ornées de tores et de colonnettes intermédiaires et latérales... » La pyramide octogone est massive, à jours rectangulaires, flanquée d'un clocheton tétragone aux quatre angles de la tour (1).

Un certain nombre de nos collègues visitèrent ensuite l'église de Villeneuve-sur-Verberie, écrasée par son énorme clocher placé sur le chœur, mais perdirent le contact avec les occupants de l'auto-car qui, plus heureux, allèrent pousser une pointe jusqu'à l'église de Noël-Saint-Martin, curieux monument de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, perché au bord d'un ravin où se cachent les quelques maisons de cette ancienne paroisse.

Cette église a été longuement étudiée par Lefèvre-Pontalis et nous y renvoyons le lecteur (2); sa forme est celle d'une croix latine; l'intérieur est délabré, ayant servi d'écurie pendant la guerre. Nous y avons remarqué un certain nombre de pierres tombales, mais le temps nous a fait défaut pour relever leurs inscriptions funéraires. Le clocher ne possède plus de cloche, celle-ci ayant été volée il y a une quinzaine d'années par des inconnus.

Nous visitons ensuite l'église de Saint-Vaast-de-Longmont qui est aussi un monument curieux du début du XII<sup>e</sup> siècle. La façade se fait surtout remarquer par la pureté de son style roman. Elle fut rebâtie en 1130. Le portail formé de quatre vou-

(1) GRAVES. Précis statistique sur le canton de Senlis, 1841, p. 185.

(2) LEFÈVRE-PONTALIS, *ouv. cité*, p. 69.

sures ornées d'énormes pointes de diamant qui se continuent sur les pieds-droits, est abrité sous un affreux porche du xvi<sup>e</sup> siècle dont la charpente est malheureusement enclavée dans l'ornementation du portail.

Le clocher est carré, avec deux rangs superposés de fenêtres dont les inférieures sont bouchées. C'est, d'après le maître Lefèvre-Pontalis, l'une des plus belles tours romanes de l'ancien diocèse de Soissons.

Nous renvoyons également le lecteur à son ouvrage déjà cité pour plus amples détails sur ce beau monument (1).

A Saintines, nous visitons d'abord l'église, intéressant édifice du xiii<sup>e</sup> siècle, dont le plan a été remanié au xiiii<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècles. Elle est formée de deux nefs d'époques différentes. La façade est de la fin du xv<sup>e</sup> siècle.

A l'intérieur nous avons surtout admiré le beau retable représentant la vie de saint Jean-Baptiste et relu la curieuse épitaphe de Marie Ruffin (1617) signalée par notre collègue M. Barré dans son étude sur Esmery de Boislogé parue dans le dernier bulletin de notre Société (1926, page 75).

Cette église, étudiée également par Lefèvre-Pontalis (2), était, il y a quelques années encore, ainsi que la source voisine, le siège d'un pèlerinage très couru, le jour de la Saint-Jean. Il se faisait aussi, à cette occasion, un feu de joie comme à Saint-Jean-aux-Bois et Villers-sur-Coudun (pour ne citer que les environs de Compiègne),

(1) LEFÈVRE-PONTALIS, ouv. cité, p. 86.

(2) id. , ouv. cité, p. 89.

qui était souvent la cause de querelles entre la jeunesse des pays voisins.

Depuis la guerre, cette pratique est tombée en désuétude et la source de Saintines n'attire plus de baigneurs ni de pèlerins. Tout passe, sauf le souvenir !

Malgré la pluie qui ne cesse de tomber, nous allons visiter le donjon de l'ancien château-fort de Saintines, rebâti au début du xvi<sup>e</sup> siècle. Dans la salle basse du donjon, nous avons remarqué une inscription lapidaire, malheureusement brisée, relative à Jacques Emery dont nous a parlé notre collègue Barré dans son étude généalogique de cette famille parue cette année dans notre bulletin.

Nous avons demandé à M. Maizières, propriétaire du château, de vouloir bien faire rassembler les fragments de cette inscription et nous avons obtenu la promesse que cette pierre serait transportée dans une salle du donjon pour être restaurée. Nous l'en remercions bien vivement.

Nous quittons bientôt Saintines pour regagner notre bonne ville de Compiègne, mais l'attrait des fouilles actuellement entreprises non loin du village de Saint-Sauveur, en forêt de Compiègne, par notre collègue M. Barbier, eut raison de la pluie persistante.

Nous étions attendus sur le lieu des fouilles par notre collègue M. Poierrier, à qui nous devons la connaissance des ruines gallo-romaines qui se trouvaient enfouies dans le sol, à un kilomètre environ à l'est de la maison forestière du carrefour Saint-

Jean, au croisement des laies du Hazoy et de la Fontaine Saint-Jean.

Un important village de potiers existait en cet endroit au III<sup>e</sup> siècle, car les fouilles faites depuis 1921 ont permis de retrouver de nombreuses substructions, des caves, un four à chaux (?) et cinq fours de potiers construits dans le sol.

Ces fours se composent de trois parties :

1<sup>o</sup> La chambre de chauffe (A), fosse rectangulaire maçonnée et creusée dans le sol à 2 m. environ de profondeur, ayant 1 m. 50 de largeur et 2 m. 50 environ de longueur, dont l'accès était facilité par un escalier en pierres construit dans un angle de cette pièce.

2<sup>o</sup> L'alandier (B) est voûté en plein cintre, sur une longueur de 1 m. 10 environ, à l'aide de moellons calcaires provenant du voisinage. Sa largeur est de 0 m. 50 et sa hauteur de 1 m. environ. C'est le foyer d'alimentation du four.

3<sup>o</sup> Le four (C), creusé également dans le sol comme les deux autres parties, est en forme de tonneau renversé; il est construit en moellons calcaires revêtus d'un enduit glaiseux. Sa hauteur est de 2 m. à 2 m. 20; le diamètre à la base est de 1 m. 50, celui du milieu, de 1 m. 75, et celui du niveau du sol, de 1 m. 60 environ.

Dans le premier four, mis à jour existaient encore, au moment de la découverte, d'après les dires de M. Poirrier, cinq moules ou fours de cuisson, en argile, disposés en cercle le long du pourtour du four,



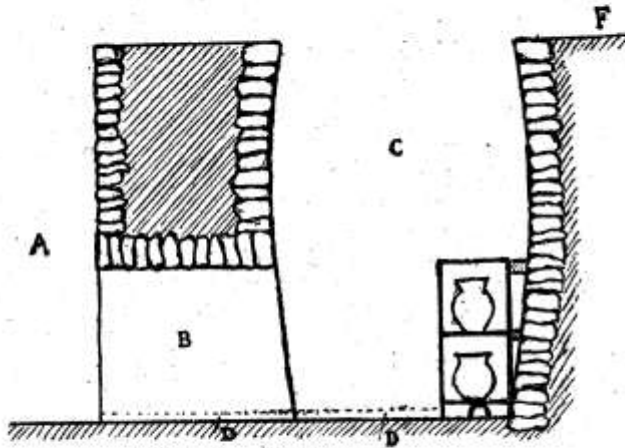


Fig I. Coupe.

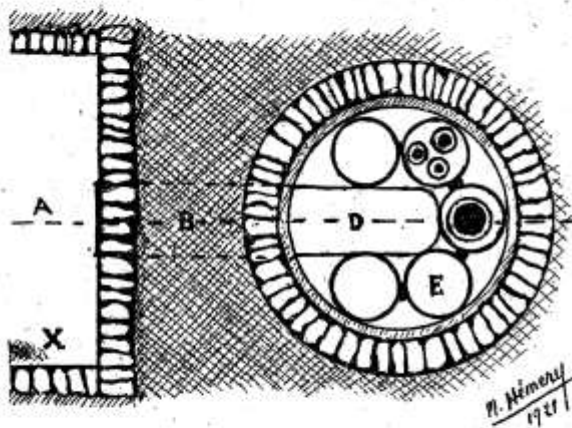


Fig II. Plan au 1/50.

**Four de Potier gallo-romain  
Saint-Sauveur (Oise).**

A. Chaufferie. — B. D. Alandier. — C. Four. — E. Moufles.  
F. Niveau du sol. — X. Tas d'argile plastique.

ainsi que l'indique le plan ci-joint. Chaque moufle formait une espèce de cylindre divisé en deux étages, ayant chacun 0 m. 50 environ de hauteur et de diamètre dans lesquels se trouvaient encore une trentaine de vases divers.

Les moufles étaient reliés entre eux par un conduit permettant à la chaleur de circuler librement à l'intérieur, afin d'éviter les coups de feu préjudiciables à la bonne cuisson des poteries; mais nous ne savons pas exactement comment ces conduits étaient disposés, car tout l'intérieur du four avait été démoli par M. Poirrier au moment de sa découverte (1921).

La chaleur devait également circuler sous les moufles inférieurs par un canal creusé dans l'argile, ainsi qu'entre les cylindres et la paroi du four (1).

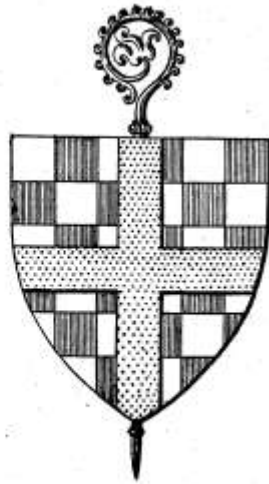
Au moment de notre visite, M. Poirrier venait de découvrir dans les ruines du village des potiers gallo-romains, une très belle hache en fer, des fragments de meule en poudingue et une monnaie G. B. de l'empereur Antonin.

Nous quittons le lieu des fouilles vers 18 heures et, une demi-heure après, nous étions revenus à Compiègne, quelque peu mouillés et crottés, et, en regagnant nos pénates, nous avons maudit cette pluie tenace qui gâta tout le charme et le plaisir

(1) Cette description n'est faite que d'après les renseignements et les dessins que M. Poirrier a bien voulu nous communiquer et nous ne pouvons en garantir l'exactitude.

que devait nous procurer une si belle excursion. Espérons que nous serons plus heureux l'an prochain.

M. HÉMERY.



**Les Religieuses du Moncel.**

Echiqueté d'argent et de gueules  
à une croix d'or brochant sur le tout.